

PAGES  
MANQUANTES

# LE ROSAIRE

---

## Page d'Évangile

---

### MARTHE ET MARIE

---



JÉSUS A BÉTHANIE (*Azambre*).

Dissimulée sous le vert feuillage de ses oliviers et de ses figuiers, Béthanie semblait un oasis au milieu d'un désert aride.

Dans ses courses apostoliques, Jésus aimait à s'y reposer. Volontiers il venait passer quelques heures sous le toit hospitalier de Marthe, la sœur de son ami Lazare et de Madeleine la pécheresse convertie.

Un jour, le Sauveur allant de Jéricho à Jérusalem s'arrêta au village de Béthanie.

Il n'était pas attendu. Dès que les deux sœurs apprirent l'arrivée du Maître, elles coururent au-devant de Lui. Elles étaient au comble de la joie ; Marthe heureuse de recevoir Jésus dans sa maison, et Madeleine, de revoir Celui qui, en lui pardonnant ses péchés, lui avait rendu la paix de l'âme.



C'était le soir, la journée avait été rude. Il avait fallu marcher longtemps dans des chemins abruptes et rocaillieux. Jésus et les siens avaient donc besoin de repos et d'un peu de nourriture pour réparer leurs forces.

Aussitôt les premiers devoirs de l'hospitalité rendus, Marthe s'empresse de tout organiser pour que la réception ne soit pas trop indigne de son divin ami. En bonne maîtresse de maison, elle donne des ordres à ses servantes, va et vient, surveille activement les préparatifs du repas.

Madeleine au contraire était venu s'asseoir par terre auprès du Sauveur. Elle le regardait, recueillant avidement les paroles qui tombaient de ses lèvres. Ce n'était plus la femme d'autrefois. Depuis le jour où touchée par la grâce d'En-Haut, elle était allée chez Simon, se prosterner aux pieds de Jésus, elle avait quitté ses habitudes mondaines et vivait dans la retraite. En sa présence, elle oublie tout. La terre disparaît à ses yeux, elle ne voit plus que son Jésus. Elle goûtait déjà quelque chose du bonheur après lequel son cœur purifié soupirait sans cesse. Aussi, tout absorbée par la conversation du Maître, Marie n'entend pas les appels de sa sœur, elle n'en remarque pas les allées et venues, ni les gestes d'impatience.

Alors, n'y tenant plus, craignant que tout ne soit pas prêt, peut-être aussi un peu mécontente de ce que le Sauveur ne paraît pas remarquer son empressement, et, disons le mot, il est tout à son honneur, un peu jalouse de voir que sa sœur accapare le Maître, Marthe s'approche de Lui.

*Seigneur, dit-elle, sur un ton qui nous semble bien familier, vous ne voyez pas que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites lui donc qu'elle m'aide.*

Madeleine confuse se levait et allait prier le Maître de l'excuser quand aussitôt Il reprit.

*Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et te troubles de beaucoup de choses ; une seule est nécessaire. Marie a choisie la meilleure part, elle ne lui sera point enlevée.*

Y a-t-il dans ces paroles un blâme à l'adresse de celle qu'on a appelé l'hôtesse du Christ ? Nous ne le croyons pas. Jésus ne pouvait condamner l'activité et l'empressement de Marthe. Ils portaient d'un cœur si profondément



dévoué. Mais Il trouvait qu'elle en faisait trop et surtout qu'elle pouvait faire les choses plus simplement. Avec bonté, Il lui reprochait de se perdre dans des détails de si peu de conséquence.

Dans ces paroles, il y avait une leçon pour Marthe et un encouragement pour Madeleine. Toutes deux comprirent. Marthe continua à surveiller les préparatifs du repas et Marie resta aux pieds du Sauveur.

\* \* \*

Le soleil disparaissait rapidement à l'horizon. A l'intérieur de la maison, la lumière tombait et enveloppait toutes choses d'une infinie poésie.

Quelle impression de douceur et de recueillement ne ressentons-nous pas au plus profond de notre âme quand nous contempions cette scène, une des plus gracieuses du divin Evangile. Qu'il est beau notre Jésus dans son infinie condescendance pour l'humanité. Aurons-nous peur encore de Celui qui s'est si prodigieusement abaissé pour devenir notre ami et nous permettre vis-à-vis de Lui de telles familiarités.

La maison de Béthanie est ouverte à tous. Disciples de Jésus nous avons un droit spécial à recevoir l'hospitalité dans cette bienheureuse demeure. Entrons, allons nous reposer aux pieds du Sauveur, comme Madeleine écoutons ses enseignements, et, dans le silence, méditons chacune de ses paroles.

\* \* \*

*Qu'est-ce donc que cet unique nécessaire, cette meilleure part que Marie a choisie et qui ne lui sera point enlevée ?*

Nous n'avons pas besoin de scruter beaucoup notre pauvre cœur pour découvrir qu'il est une chose, sans laquelle il ne peut vivre longtemps d'une vie parfaitement pleine, et cette chose, c'est Dieu. Nous sommes faits pour Lui et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en Lui.

Voilà l'unique nécessaire. On peut se passer de tout ici-bas ; des richesses, des honneurs, des plaisirs, de tout ce que le monde recherche et adore ; mais on ne se passe

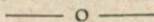


pas de Dieu. Quand on le possède, on possède tout. On est heureux toujours, même dans la souffrance, même au milieu des larmes. Aussi, celui qui a donné son cœur à Dieu, qui vit sous son regard et dans son intimité a-t-il choisi la meilleure part.

Cette part, tous nous pouvons la posséder. Elle n'est refusée ni ôtée à personne. Rien, si nous le voulons, ne peut nous la faire perdre, pas même la mort. Bien au contraire, la mort est pour nous un gain, puisque, en même temps qu'elle met un terme à nos imperfections, à nos misères, à nos défaillances, elle inaugure une vie nouvelle, où tout est lumière, bonheur et amour. Là-haut, plus rien n'entravera la possession parfaite de cette meilleure part que nous aurons choisie. Nous jouirons pleinement de notre Dieu dans le face à face de la vision et le cœur à cœur de l'amour et cela, à jamais.

Puissions-nous tous à l'exemple de Madeleine choisir la meilleure part, et surtout puissions nous mériter comme elle d'entendre des lèvres du Sauveur ces consolantes paroles : elle ne leur sera pas enlevée. Ce doit être là tout le but de notre vie.

FR. A. VUILLERMET, O. P.





## Le T. R. Père Monsabré, O. P.

**L**E Très Révérend Père Monsabré a célébré au Hâvre (France), le 31 mai dernier, les nocés d'or de sa profession religieuse.

*Le Rosaire* s'empresse d'en faire part à ses lecteurs, trop heureux d'apporter son modeste tribut d'hommage et de vénération à l'éminent religieux, dont s'honorent si justement l'ordre de Saint Dominique et particulièrement la province dominicaine de France.

Tous nos amis adresseront au ciel une prière fervente pour le vénérable jubilaire dont la parole et les écrits si apostoliques ont fait et continuent à faire tant de bien aux âmes. Réciter quelques *Ave Maria* à ses intentions c'est, nous le savons, la meilleure manière de lui être agréable. Nos lecteurs pourront s'en convaincre en lisant ces lignes que le Révérend Père écrivait, il y a quelques semaines, au directeur de l'*Année Dominicaine*, à qui nous empruntons les détails qui suivent :

“ Expulsé en 1903, avec mes frères, je vis actuellement retiré dans une humble maison, où ma vie se partage entre la prière et le travail. Mon dernier ouvrage sur *la prière* vient d'être édité et j'en prépare la suite. Le 31 mai prochain, je célébrerai humblement, discrètement et intimement les nocés d'or de ma profession religieuse. . . Et maintenant j'attends l'appel de Dieu, pénétré d'une profonde reconnaissance pour toutes les grâces que j'ai reçues de Lui, tremblant à la pensée du compte que j'aurai à rendre à son jugement, et cependant plein de confiance en sa miséricorde infinie.

“ Si j'étais, le 31 mai, au milieu de mes frères réunis, je me mettrais à genoux devant eux, je leur demanderais pardon de tout ce qui a pu leur déplaire, les offenser et les scandaliser dans ma vie, hélas ! si imparfaite, et je leur dirais : Ayez pitié d'un pauvre vieux pécheur, priez pour lui et demandez à Dieu toutes les grâces qui préparent une bonne et sainte mort. De mon côté je prierai



pour vous et demanderai à Dieu de tout mon cœur qu'il vous rende meilleurs, plus parfaits et plus saints que je ne l'ai été."

Nos abonnés qui ont entendu si souvent parler du Révérend Père Monsabré, nous saurons gré de leur donner quelques détails sur sa vie religieuse et apostolique.

\* \* \*

*La vocation religieuse du Père Monsabré.*—Le Père Monsabré est originaire du diocèse de Blois. Il fut ordonné prêtre en 1851, par Monseigneur Pallu du Parc. Ne se sentant pas de goût pour le ministère paroissial, il lui sembla que Dieu le destinait à l'apostolat par la prédication. Mais dans quel Ordre ? Il attendit la lumière qui lui viendrait de Dieu.

Le 31 juillet 1851, il célébra à cette intention sa première messe en l'honneur de saint Ignace. Mais la journée se passa sans que vint la réponse. Quatre jours après, c'était la fête de saint Dominique, et il renouvela ses supplications. La matinée se passa tout entière sans que rien le pressât de prendre une décision. Mais à midi, au moment où il récitait l'*Angelus* dans un petit oratoire du presbytère de Mer, où son frère était curé, il entendit l'appel d'en haut, et, subitement, sa résolution fut prise de devenir frère-prêcheur. Il écrivit aussitôt au P. Lacordaire, qui donna une réponse favorable.

Mais lorsque le futur religieux se présenta à Mgr du Parc, pour lui demander son *exeat*, le prélat lui déclara qu'il avait obtenu du Saint-Siège l'autorisation de retenir pendant quatre ans les jeunes gens élèves des Jésuites, alors directeurs du séminaire, avant de leur permettre de suivre leur vocation.

L'abbé Monsabré fut donc pendant deux ans vicaire à Blois, et à Mer, chez son frère, et pendant deux autres années, précepteur dans une famille des environs de Lille.

Enfin, dans la dernière quinzaine de mai 1855, il reçut ses lettres dimissoriales et partit aussitôt pour Flavigny.

Il commença de suite sa retraite préparatoire ; dix jours plus tard, il prenait l'habit, et, le 31 mai, il entra



au noviciat. Un an après, jour pour jour, le R. P. Jacques-Marie-Louis Monsabré faisait sa profession solennelle dans l'ordre de Saint Dominique.

Dans la première quinzaine de juin 1856, il fut assigné au couvent d'études de Chalais, où il devait passer une année dans une silencieuse et laborieuse retraite.

Avant de parler de son apostolat on nous permettra de raconter l'incident de son arrivée au couvent de Flavigny.

\* \* \*

*Les rebuffades d'un portier.*—Arrivé le soir à la station des Laumes, l'abbé Monsabré ne trouva qu'une pauvre voiture découverte, qui ne l'amena que fort tard à Flavigny. Il tombait une pluie froide et pénétrante. Quand le postulant sonna à la porte du couvent, il était neuf heures passées. Un vieux tertiaire familier, faisant office de portier, lui déclara d'un ton rogue, à travers le guichet, qu'il se présentait à une heure indue et qu'il ne voulait pas aller chercher les clefs chez le P. Prieur qui devait être couché. —Que devenir ? E conduit si cavalièrement, l'abbé Monsabré se réfugia dans une petite auberge, où une brave femme eut pitié de lui. Pendant qu'il réchauffait ses vêtements trempés et ses membres transis de froid, il lui vint l'idée que cette aventure était un avertissement que saint Dominique ne voulait pas de lui, et tristement, il résolut de retourner dans son diocèse.

Le lendemain, comme il faisait ses préparatifs de départ, un bon Père du Couvent, le P. Balme, se présenta à l'auberge pour le réclamer. Il excusa si aimablement la rebuffade inintelligente du portier et se montra si affectueusement pressant, qu'il décida le postulant à revenir au couvent, où il fut reçu à bras ouverts.

\* \* \*

*Carrière Apostolique.*—En entrant dans l'ordre de saint Dominique, l'abbé Monsabré n'avait d'autre ambition que de se consacrer au ministère des missions de campagne ; mais Dieu, par la volonté de ses supérieurs, allait en disposer autrement.



Dès l'année 1857, le P. Monsabré fut chargé de prêcher le carême dans la grande église de Saint-Nizier à Lyon, et par ce début, il se révéla le grand orateur dont la renommée allait bientôt grandir.

Après le carême de Lyon, il se rendit au couvent de Chalais, qu'il quitta en juillet, pour se rendre à Paris, au couvent de Saint Thomas d'Aquin, occupé aujourd'hui par le séminaire de l'Institut catholique. C'est là que s'ouvrit pour le P. Monsabré la carrière de conférencier.

Ces conférences aux hommes, interrompues en 1859, furent reprises de 1867 à 1869. Elles avaient lieu durant l'Avent, dans l'église des Carmes. Le reste de l'année, le Père prêcha des stations de carême, des neuvaines, des retraites, des sermons de charité et de circonstances, à Paris, à Londres, en Belgique et dans les grandes villes de province.

En 1869, il fut appelé à succéder au malheureux P. Hyacinthe Loyson dans la station d'Avent à Notre-Dame de Paris. Le succès de cette station lui valut d'être désigné pour les Conférences de Carême à la place du R. P. Félix, qui terminait en 1870 sa longue et brillante carrière. Survint la guerre franco-allemande, et le Père Monsabré, se trouvant alors à Flavigny ne put, à cause de l'investissement de Paris par les prussiens, se rendre à son poste. Il fut remplacé par un autre dominicain, le Père Ollivier.

Après la guerre, Mgr Guibert, le successeur de Mgr Darboy sur le siège archiépiscopal de Paris, lui confia à nouveau les conférences de Notre-Dame.

Celles-ci se succédèrent pendant vingt années consécutives ; on sait suffisamment, sans que nous voulions le dire davantage, ce qu'elles furent et ce qu'elles demeurent ; un immortel chef-d'œuvre de science théologique et d'éloquence.

Le P. Monsabré avait mené et achevé toute l'exposition du Dogme catholique. Il était alors âgé de soixante-cinq ans et il craignit que ses forces ne vinsent à le trahir s'il acceptait, comme il lui fut proposé, d'achever son enseignement doctrinal par l'exposition de la Morale catholique.

A la fin de l'année 1890, il fut appelé à Rome pour y



prêcher l'Avent. En 1891, il donna à Touion une autre station d'Avent. Là, il reçut deux propositions de candidature pour la députation. L'une pour remplacer Mgr Freppel ; l'autre pour la circonscription de Blois. Mais, il refusa.

Durant les années qui suivirent, il prêcha dans les principales villes des sermons de charité, des conférences ouvrières, des discours de circonstances. Entre temps, il se rendit en Espagne comme définiteur du chapitre général d'Avila, de même qu'auparavant, en 1871, il était allé au chapitre général de Gand, en Belgique, comme *socius* du Définiteur. Il clôtura ses longs et pénibles voyages après son discours de Reims, aux grandes fêtes du XIVe centenaire du baptême de Clovis. A la suite de ces prédications diverses, il fut nommé chanoine de Metz, chanoine d'honneur de Notre-Dame de Paris, de Rouen, de Grenoble, de Carcassonne et de Blois.

Rentré en son couvent du Havre, dont il avait été nommé prieur en 1881, et qui est resté, depuis, son couvent d'assignation, le P. Monsabré ne sortit plus de sa retraite. Toutefois il voulut consacrer le reste de sa voix et de ses forces à la prédication de ses " Petits carêmes " dans notre chapelle du Havre.

\* \* \*

*Le Carême de Metz en 1871.*—En 1871, le T. R. P. Souaillard, provincial de France, envoya le P. Monsabré à Metz pour consoler le bon et saint évêque, Mgr Dupont des Loges, dont la ville épiscopale avait été livrée à l'ennemi.

Le Père prêcha le Carême dans la ville en deuil. Devant l'immense douleur de la population, il sut trouver les paroles de réconfort et d'espérance. Dans ses adieux du jour de Pâques, il fit part à son nombreux auditoire de sa confiance en la prompte délivrance. Son discours sur la Résurrection se termina par cette explosion du patriotisme blessé, qu'on nous permettra de citer :

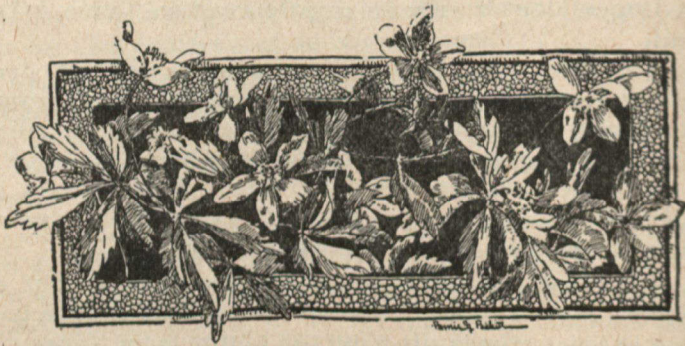
" Les peuples aussi ressuscitent, quand ils ont été baignés dans la grâce du Christ ; et quand, malgré leurs vices et leurs crimes, ils n'ont pas abjuré la foi, l'épée d'un barbare et la plume d'un ambitieux ne peuvent pas les



assassiner pour toujours. On change leur nom, mais non pas leur sang. Quand l'expiation touche à son terme, ce sang se réveille et revient, par sa pente naturelle, se mêler au courant de la vieille vie nationale. Vous n'êtes pas morts pour moi, mes frères, mes amis, mes compatriotes. Non, vous n'êtes pas morts ! Partout où j'irai, je vous le jure, je parlerai de vos patriotiques douleurs, de vos patriotiques aspirations, de vos patriotiques colères ; partout je vous appellerai des Français, jusqu'au jour béni où je reviendrai dans cette cathédrale, prêcher le sermon de la délivrance, et chanter avec vous un *Te Deum* comme ces voûtes n'en ont jamais entendu."

L'auditoire s'était alors levé comme un seul homme pour acclamer le prédicateur, toutes les gorges secouées de sanglots, tous les yeux versant des larmes. L'enthousiasme fut tel que les vainqueurs en prirent ombrage. Aussi l'évêque crut-il bon de faire quitter Metz au Père Monsabré le jour même. Bien lui en prit ; car le lendemain, à huit heures du matin, un colonel prussien venait perquisitionner à l'évêché, dans le but d'arrêter le prédicateur trop patriote. Celui-ci avait esquivé ainsi quelques années de forteresse !

— o —





## Dénigrement et Chauvinisme

---



NOUS connaissons notre pays. Nous avons étudié son histoire, le nom et les œuvres de ses grands hommes. Nous savons les réserves de vertu qu'il y a dans le peuple, les qualités d'esprit et de cœur de notre race. Nous rendons hommages à nos institutions religieuses et civiles. Nous sommes parfaitement au courant de la situation industrielle et commerciale de notre pays, de la valeur de ses produits et de la richesse de son sol. Sans doute nous n'ignorons pas ce qu'il peut y avoir de misères et de défaillances ; mais enfin nous sommes assez bon juges pour constater que le bien l'emporte sur le mal. Aussi sommes-nous heureux et fiers d'être les citoyens d'une telle nation. Et avec justice nous l'estimons. Rendons-lui ce culte, elle y a droit.

Pour bien déterminer la nature de l'estime que nous devons à notre pays, on nous permettra, de signaler un double défaut qu'il faut à tout prix éviter.

Et d'abord ne tombons pas dans le travers de certains hommes,—et ils croient en agissant ainsi faire preuve de largeur d'esprit,—de certains hommes qui de parti pris dénigrent tout ce qui vient de chez eux. Ils ne trouvent bon et digne d'éloges que ce qui se fait chez leurs voisins. Leur grande occupation est de découvrir d'énormes défauts là même où il faut une immense bonne volonté pour trouver une légère imperfection. Ensuite leur grand art consiste à les grossir, à les généraliser outre mesure, à en faire des défauts de toute la nation, et finalement à montrer leur pays comme le plus corrompu, le plus arriéré.

Prétendre que ce travers est chose rare, c'est une illusion. Il est plus fréquent qu'on ne le suppose d'ordinaire. On le rencontre chez des hommes publics qui veulent jouer aux petits réformateurs. Ils n'ont pas assez d'injures pour tout ce qui se fait sans eux. Ils ressemblent un peu à ces charlatans dont tout le savoir consiste à arracher avec de grandes douleurs quelques vieilles



dents branlantes, mais qui sont incapables d'en remettre d'autres où même sont impuissants à arrêter l'hémorragie que leur maladresse aura provoquée. On le trouve aussi chez certains individus qui vivant en pays étranger, ne trouvent rien de mieux à faire que de se mettre au diapason de ceux qui les écoutent ; ils croient, les naïfs, en disant beaucoup de mal de leur patrie, faire oublier leur qualité d'étrangers !

Ce travers on pourrait l'appeler le *dénigrement à outrance*. C'est la négation du patriotisme.

L'autre travers que nous devons signaler consiste dans une exagération à outrance du patriotisme. Il pousse l'amour du sol natal jusqu'à la plus inconsciente folie et semble croire que cet amour ne sera pur que s'il est fait de haine et d'attaques hargneuses contre tout ce qui est étranger. C'est ce qu'on appelle dans les pays de langue française : le *Chauvinisme*, et aux Etats-Unis et en Angleterre le *Jingoïsme*.

Il y a dans cet état d'esprit s'il devient général, un grave péril pour une société.

D'abord parce qu'il nous amène à fermer volontairement les yeux sur les progrès réalisés par les nations rivales. Ne voyant plus que ce qui se passe chez nous, nous nous cantonnons dans une suffisance orgueilleuse. Boudeurs ou méprisants, jaloux du bien d'autrui, nous ne voyons pas ou nous ne voulons pas voir, ce qui se fait de bien ailleurs. Nous n'apprenons rien et nous ne devenons pas meilleurs.

Soyons ouverts et magnanimes. Il y a plus de gloire, a-t-on dit avec beaucoup de vérité, à comprendre qu'à ignorer, à applaudir qu'à dénigrer, à recevoir des mains d'autrui, pour transformer ensuite au souffle de son génie, qu'à se renfermer dans une suffisance stérile et bouffonne. Laissons notre cœur vibrer à tous les souffles de générosité, de quelque côté de l'horizon qu'ils viennent et sur quelque domaine qu'ils doivent apporter la fécondité. Ne soyons pas de ces égoïstes et de ces sots qui ne sentent que ce qui les touche, ne connaissent que le coin du monde où le hasard de la naissance les a placés, n'admirent que la nation dont ils font partie. "Ils rappellent un peu cet auvergnat qui, arrivé de la veille à Paris,



levait les épaules et souriait de pitié en voyant des promeneurs s'arrêter pour considérer la lune, planant dans un ciel pur au-dessus des tours de Notre-Dame ; *“Ça une belle lune ! s'écria-t-il : Ah ! si vous voyiez celle de chez nous ! . . . .”*

Sachons, tout en reconnaissant le bien qui se fait chez nous, et que nous devons être les premiers à signaler, rendre justice à celui qui se fait chez nos voisins. Nous trouverions stupide l'anglais qui refuserait d'employer le sérum antirabique parce que celui qui l'a découvert est un français, M. Pasteur ; nous trouverions sot aussi le français qui se souvenant tout à coup que l'inventeur des locomotives est un mécanicien anglais, M. George Stephenson, refuserait de monter dans un train, n'est-ce pas un peu le qualificatif que nous méritons, lorsque nous dénigrons, sans autre raison que notre haine pour l'étranger toutes les œuvres, si belles soient-elles, qui n'ont pas un des nôtres pour auteurs. Louons le bien partout où il se trouve, sachons en faire notre profit. Les autres alors seront tout disposés à le reconnaître chez nous.

Bien plus cette habitude de la louange à outrance pour tout ce qui se fait en notre pays, nous forme une certaine mentalité, par laquelle nous ne voyons chez nous que des qualités. Nous nous accoutumons à nous considérer comme un peuple parfait, le premier du monde. Aussi, qu'un des nôtres et à plus forte raison des étrangers, ne viennent pas nous parler de nos défauts, aussitôt, nous crions à la trahison et nous n'avons plus assez d'injures dans notre vocabulaire pour les qualifier comme ils le méritent. Le seul langage admis dans nos revues, dans nos journaux est celui de la louange, toujours et quand même. *“Les gouvernants prennent au pied de la lettre les compliments intéressés de la flatterie, les gouvernés boivent avec délices les béates tirades des discours officiels où chacun encense son voisin, à charge d'être encensé par lui ; on se croit impeccable”*. Et alors on voit des défauts presque sociaux s'acclimater dans un pays, et l'absolution donnée par l'opinion publique faussée, à ce qui paraîtrait, si on avait encore la conscience saine, monstrueux.

Enfin ce patriotisme rageur, échevelé, fait de haine,



de défiance ou d'indifférence hautaine pour l'étranger est contraire au christianisme. L'Eglise catholique qui a conservé l'esprit de son divin Fondateur ne l'admettra jamais. Elle repoussera toujours et de toutes ses forces ces sentiments destructeurs de l'amour, de l'union, de la fraternité universelle.

Estimons donc notre pays comme il le mérite, Préférons-le même à tous les autres, c'est notre affaire, mais de grâce ayons l'esprit assez large pour reconnaître ce que nos voisins ont de bon, et aussi ce en quoi ils sont meilleurs que nous. Imitons nos ancêtres.

“Au dix-septième siècle, ou au seizième, et beaucoup plus encore au moyen âge, on aimait sa patrie simplement, sans tremper cet amour de fiel et de vinaigre à l'usage de l'étranger. On gardait sa colère pour les jours de bataille. Ah ! ces jours-là, il ne faisait pas bon, entre le marteau et l'enclume ; mais en temps de paix, on se souvenait et l'on prévoyait sans doute ; mais on ne haïssait point. Une fraternité supérieure aux luttes persistait, grâce à l'influence des idées chrétiennes. La *christienté* était une vraie patrie, qui enveloppait et fusionnait d'une certaine manière toutes les autres. La chrétienté avait son droit commun, qui était le droit canonique ; elle avait une langue commune, le latin ; une cour d'arbitrage, le siège de Rome, source d'initiative en même temps que de conseil pour de communes entreprises. La religion était le lien moral le plus fort, à ces époques de foi, et si cette fraternité n'empêchait pas les batailles,—on se bat aussi entre frères, et les moins acharnées des batailles ne sont pas toujours celles-là,—elle constituait cependant un lien réel, solide bien éloigné des haines systématiques et des jalousies féroces qu'on prend à tâche d'entretenir.

On trouvait tout simple, alors, de se laisser façonner l'esprit, et meubler l'imagination, et émouvoir le cœur par les grands hommes des nations voisines. C'est bien sans doute ce qui se passe encore, et plus que jamais peut-être, en vertu de la force des choses ; mais vous savez que ce n'est pas sans protestation, et que certaines gens sont toujours disposés à vous trouver mauvais français, si vous ne préférez pas Victor Hugo à Shakespeare et Gounod à Wagner.—Nos pères n'eurent pas cette étroitesse.—Les



savants, les artistes, les littérateurs, les philosophes appartenaient, on peut le dire à toutes les nations. On se les empruntait ; on leur payait des pensions à distance. Albert le Grand se trouvait chez lui tout autant sur la place Maubert qu'en sa chaire de Cologne, et Thomas d'Aquin à l'université de Paris qu'à celles de Bologne ou de Naples" (1).

FR. A. VUILLERMET, O. P.

— o —

### *La Vierge*

Le Christianisme a créé pour les mœurs et pour l'art la Vierge immaculée : c'est-à-dire toute la beauté de l'âme rayonnant à travers les harmonies du corps.

Ah ! qui dira jamais tout ce qu'un regard d'amour jeté sur ce front royal et virginal, siège radieux de la grâce et de la majesté a pu pour épurer, élever et perfectionner le génie de l'art ! Quel artiste fils, frère, époux d'une sainte femme expirée n'a cherché pour la peindre un rayon échappé du front de la Vierge Marie ? Et qui donc ayant eu sur la terre une mère, une sœur, une fille telle que le Christianisme en fait chaque jour, n'a pas cherché à ce front de l'Immaculée un reflet de beauté céleste pour recomposer l'image de ce qu'il a aimé et perdu sur la terre ?

O Vierge mère, laissez-moi vous saluer comme la véritable inspiratrice des artistes chrétiens ! O type immaculé de la beauté humaine, gravez-vous, gravez-vous dans l'âme. . . . type de la beauté chrétienne, Vierge du Christianisme.

R. P. FÉLIX.

— o —

(1) SERTILLANGES O. P., *Patriotisme et vie sociale*.



## Le Premier Colon Canadien = Louis Hébert

### V.—PREMIERS DÉFRICHEMENTS A QUÉBEC.

**P**EU de temps après son arrivée sur le sol canadien, Louis Hébert se mit en frais de se construire une demeure qui put le loger convenablement. Les ouvriers et les maçons lui prêtèrent généreusement leur concours. Bientôt l'on vit s'élever, sur les hauteurs qui dominent le grand fleuve, et au milieu des arbres séculaires, la première maison qui devait être le témoin des luttes que nos pères durent soutenir pendant de longues années pour la cause française en Canada.

“ La maison de Louis Hébert, dit l'abbé Ferland, fut le premier bâtiment élevé sur l'emplacement de la haute ville. Elle devait être située entre la rue Ste Famille et la rue Couillard.” Parlant de cette maison, M. l'abbé Gosselin dit à son tour : “ Nous avons dit ailleurs à quel endroit était l'humble maison de Louis Hébert, et de son gendre Guillaume Couillard. Ils la bâtirent, sans doute, le plus tôt possible, après leur arrivée à Québec. Mais en attendant où trouvèrent-ils un abri ? Il y a soixante ans, on voyait encore au coin de la rue Ste Anne, près de la Place d'Armes, un orme majestueux et très ancien, il fut abattu en 1846. C'est une tradition dans la famille Couillard, que ses ancêtres, en arrivant à Québec, dressèrent leur tente sous cet orme, en attendant qu'ils pussent se préparer une autre demeure” (1).

Cette première maison de Louis Hébert fut plus tard remplacée par une autre plus spacieuse et plus commode qui devait devenir, en 1663, le berceau du collège de Québec. Elle était bâtie en pierre et elle avait trente-huit pieds de longueur sur quatorze de largeur.

Autour de son humble logis, Louis Hébert commença les premiers défrichements. L'histoire aurait dû conserver la date de ce jour mémorable. On célèbre parfois de moins dignes anniversaires.

Ce fut, en effet, au nom de la civilisation chrétienne

(1) *Jean Nicolet, l'Abbé Gosselin.*



que Louis Hébert attaqua de sa hache les arbres des forêts vierges de l'Amérique. Ce jour fut donc pour la Nouvelle-France l'annonce d'une ère nouvelle. C'était l'aurore qui succédait à la nuit profonde. C'était la promesse que bientôt la lumière de l'Évangile dissiperait les ténèbres qui, jusque-là, avaient enveloppé le pays.

Dans cette pensée, Louis Hébert, avec son âme d'apôtre, pouvait-il ne point travailler avec un courage toujours croissant pour perfectionner son œuvre ? Il venait d'inaugurer en Amérique la lutte de la civilisation contre la barbarie. Cette lutte dura plus d'un siècle, il la soutint le reste de sa vie, avec un zèle admirable. Chaque arbre qui tombait sous ses coups marquait d'autant les progrès de la civilisation. Et lorsque le soir, harassé de fatigue, il contemplait le résultat de son labeur, ne s'endormait-il pas avec l'espérance de voir, un jour, les hauteurs de Québec dépouillées de leurs immenses forêts . . .

Son contentement dût être bien plus grand encore lorsque, à l'automne, il put recueillir les premières gerbes, fruits de ses sueurs et de son dur labeur.

Le soir arrive enfin, mais les gerbes sont prêtes,  
On en charge à pleins bords les rustiques charrettes,  
Dont l'essieu va ployant sous le noble fardeau.  
.....

Hébert, qui suit, ému, le pas de ses chevaux,  
Rentre, offrant à Celui qui donne l'abondance,  
La première moisson de la Nouvelle-France ! (1)

Louis Hébert espérait que ses compatriotes suivraient son exemple. Mais, il faut l'avouer, bien peu l'imitèrent, au témoignage de l'abbé Faillon (2).

(1) "Légende d'un peuple", LOUIS FRÉCHETTE.

(2) "La Compagnie des Marchands qui, à cette époque, n'avait pas défriché un arpent et demi de terre, et suivant Sagard, un demi arpent, refusait de donner aux habitants les moyens de cultiver. Bien plus, Hébert qui, par son travail personnel, avait défriché une partie des hauteurs de Québec, eût à endurer les injustices les plus criantes. Ce digne et zélé colon, ajoute l'abbé Faillon, après qu'il eût défriché un peu de terre et récolté quelques grains, par son industrie privée et personnelle, ceux qui l'avaient autorisé prétendirent, contre toute justice, des droits sur le fruit de son travail, et l'obligèrent à ne vendre ses grains, ni à les traiter à d'autres qu'à eux, et aux prix qu'ils fixeraient eux-mêmes, pour le revendre aux sauvages selon leur bon plaisir. Il fallait que cette vexation fut aussi notoire que criante, puisqu'elle entra dans les motifs de l'édit de 1627 qui supprima la Compagnie des Marchands."



M. de Champlain eût donc lieu de se féliciter du choix qu'il avait fait de Louis Hébert pour l'associer à son œuvre. Louis Hébert ne se laissa jamais rebuter ni par les fatigues, ni par les tracasseries de toutes sortes qu'il eût à endurer de la part de la Compagnie des Marchands. Une seule pensée occupait son esprit : assurer l'avenir de la colonie, à la fondation de laquelle il avait tout sacrifié son avenir, ses parents, sa patrie et son repos.

Cependant, que de chagrins, et que de soucis n'eût-il pas à surmonter pendant les dix années qu'il employa à cette œuvre patriotique et chrétienne. Ce fut surtout lorsqu'il eût à lutter contre la mauvaise volonté de ses propres compatriotes, qu'il montra son énergie et son dévouement. On voulait le décourager, et le faire renoncer au noble dessein qu'il avait formé de demeurer dans ce pays sauvage, mais il sût déjouer ces intrigues mesquines, et demeura au poste que Dieu lui avait confié.

Il avait la ferme assurance que les sacrifices qu'il s'imposait, chaque jour, auraient leur récompense. Aussi, c'était avec une joie de plus en plus grande, que Louis Hébert voyait agrandir ses défrichements. La semence qu'il y jetait tous les ans, était fécondée par la rosée des bénédictions célestes.

Dans l'automne qui suivit son arrivée, Louis Hébert donna en mariage, Anne, sa fille aînée, au sieur Etienne Jouquest, colon venu de Normandie. Ce premier mariage fut célébré par le Père Joseph, récollet, en présence des parents et des amis de la jeune épouse : "Le Père Joseph, dit Sagard, fit le premier mariage en Canada, entre Etienne Jouquest, de Normandie, et Anne Hébert, fille aînée de Louis Hébert, qui depuis un an était arrivé à Kébec, luy, sa femme, deux filles et un garçon, en intention de s'y habituer, et y persévèrent jusqu'à présent, nonobstant les grandes traverses des anciens marchands, qui les ont traités avec toutes les rigueurs possibles, pensant peut-être leur faire perdre l'envie d'y demeurer et à d'autres mesnages de s'y aller établir. O Dieu ! partout les gros poissons mangent les petits."

Plus loin, le même religieux ajoute : "Messieurs les nouveaux associés ont à présent adoucy toutes ces rigueurs,



et donnent tout sujet de contentement à cette honneste famille qui n'est pas peu à son aise."

En 1620, Louis Hébert fut appelé à la fonction du Procureur du Roi. Ce fut en cette qualité qu'il apposa, l'année suivante, sa signature à la requête que les habitants de Québec envoyèrent au roi, afin de le prier de faire cesser les abus occasionnés par les membres de la Compagnie des Cent Associés. Sagard nous donne le texte de cette supplique, dans laquelle il est dit que cette assemblée des habitants a été faite : " Afin d'aviser les moyens les plus propres sur la ruine et la désolation de ce dit pays, et pour chercher les moyens de conserver la religion catholique, apostolique, et romaine" (1).

Comme on le voit le fondateur de la Nouvelle-France, et les premiers colons canadiens, qui avaient à cœur le développement du pays, voulaient assurer, avant tout, l'avenir de la religion chrétienne. Tout désireux qu'ils fussent de voir arriver de nouveaux colons, ils les choisirent avec le plus grand soin, parmi les plus honnêtes et les plus laborieux.

Les familles protestantes, calvinistes, que l'on trouvait alors en France, n'étaient point acceptées pour la colonisation.

Champlain voulait faire de sa colonie, un peuple fort et vertueux, voilà pourquoi il choisit avec tant de soin les familles d'où devait sortir la race canadienne-française. Heureux notre pays si ses représentants ne perdaient pas de vue le sublime idéal qui était le mobile des actions de nos pères !

A. C. DE LISBOIS.

(*La fin prochainement.*)

— o —

---

(1) Parmi les signatures de cette requête se trouvent les suivantes : Champlain, F. Denis Jamay, F. Joseph le Caron, Hébert, procureur, Roy, Courson, Boulé, LeTardif, P. DesPortes, Sagard.



## La Jeunesse

---



L'ENFANT n'est déjà plus depuis plusieurs années, l'adolescent vient de disparaître. Ces traits incertains et grossis par la croissance, ces lignes informes et disproportionnées qui enveloppaient le corps tout entier viennent de se fixer en un dessin précis et harmonieux. La fermeté souple a remplacé partout une mollesse embarrassée, le sang a trouvé ses issues, le muscle ses courbes, l'os ses assises ; sur tous les points la force rayonne et fleurit. Mais ces phénomènes de surface en cachent d'autres plus merveilleuses et plus dignes de notre attention. L'âme, qui jusqu'ici n'a vécu que d'emprunts et n'a marché qu'appuyée sur d'autres âmes, l'âme sent naître en elle-même des pensées qui lui appartiennent et commence à s'exercer en des vouloirs dont elle prend toute la responsabilité. Prompte, vive, ardente, elle a hâte de connaître. Les moindres beautés l'étonnent, et facile à l'admiration elle la prodigue par l'enthousiasme. Chaque pas qu'elle fait aiguillonne ses désirs, où elle veut aller la passion l'emporte, et l'inexpérience laisse libres toutes ses audaces. N'ayant joui qu'un peu de la vie, le jeune homme n'y tient que par des attaches faciles à rompre, et se trouve prêt aux dévouements héroïques. O force, ô lumière, ô vie, ô jeunesse ! que de trésors Dieu a mis dans ton sein qui peuvent être dépensés à la gloire et au bonheur de la famille et de la société !

Mais pour cela, Messieurs, il faut que la jeunesse soit réglée dans ses ardeurs, et qu'une vie maîtresse s'empare de sa vie. Abandonnée à elle-même, elle dissipe et corrompt sa généreuse vigueur. Les exceptions sur ce point peuvent être considérées comme des merveilles. Quelle vie maîtresse s'imposera donc à une jeune vie qui prend possession de toute son énergie ? L'homme seul ne suffira plus ; car, par un sentiment exagéré de sa dignité le jeune homme se défie de toute âme qui semble vouloir dominer la sienne. Il ne veut accepter d'influence qu'au nom d'un



maître tellement souverain qu'on ne puisse contester ses droits.

Or, Messieurs, il est un maître dont la douce force et l'adorable bonté, en s'emparant de la jeunesse, règlent son esprit, son cœur, ses passions, et lui préparent, avec des joies aimables, la plus grande beauté qui se puisse voir ici-bas. Ce maître, vos cœurs l'ont nommé. Il appelait à lui les petits enfants, les embrassait, lui imposait les mains, les bénissait. Il était plein de tendresse pour ceux qui vivaient dans son intimité ; mais celui qu'il aimait plus que tous les autres, celui dont il appuyait la tête sur son cœur, celui qui puisait à ce cœur, comme à une source sacrée, les secrets du ciel, celui à qui il donna la force de monter jusqu'au Calvaire, celui qui entendit ses dernières paroles, celui qui reçut du plus aimé et du plus saint des fils le plus beau des présents : une mère vierge pour sa mère adoptive, c'était un jeune homme : Jean, le disciple que Jésus aimait.

Cette préférence du Maître n'est point une exception dans l'histoire des âmes qu'il a honorées de son amour. Le Christ se plaît avec la jeunesse, et sa vie, communiquée avec plus d'énergie là où la vie de la nature est plus abondante, crée une beauté qui éblouit par ses singulières splendeurs et qui touche par ses grâces ineffables. Non, il n'y a pas de plus ravissant spectacle que celui d'un jeune homme dont l'âme n'a point été déflorée par la science prématurée de l'iniquité, qui, choisissant librement Jésus-Christ pour son maître, livre à son amoureuse direction ses aspirations, ses désirs, ses espérances, ses audaces, ses forces, ses illusions même, qui vit vraiment de la vie de la foi, qui, le cœur plein d'amour de son Dieu, n'a pas d'autre règle de tous les actes de sa vie que la sainte volonté de l'ami divin dont il entend dans sa conscience la voix douce et toujours respectée.

L'ardeur de l'âge l'emporte sur les chemins de la liberté ; mais une mesure parfaite contient tous ses mouvements où l'ordre devient plus admirable que la force d'impulsion est plus vigoureuse.

Il veut connaître, mais la première des sciences, la science des choses divines, règle toutes les recherches de



son inquiète curiosité. Sous le prestige du savoir et des formes, il sait découvrir l'erreur que condamnent les principes de sa foi. Là où il ne comprend pas, il croit, et l'humble soumission de son cœur le protège contre les mensonges brillants qui font appel à l'activité expérimenté de son esprit.

Il veut voir ; mais la beauté chère à son enthousiasme a dans les mystérieux replis de son âme un type sacré, auquel il a vite comparé ce qui parle à son imagination et à ses sens. Une secrète horreur l'avertit des apparitions malsaines pour sa vertu, avant que son front ait rougi, sa conscience a frémi et lui a dit : Passons !

Il veut se réjouir, Dieu l'y invite : " Réjouis-toi, jeune homme, dans ton adolescence : *Laetare ergo juvenis in adolescentia tua.*" Plus tard tant de préoccupations douloureuses multiplieront les heures tristes et pesantes de la vie ! La matinée invite à la joie, et la jeunesse est la matinée de notre fugitive existence. Il veut donc se réjouir, mais il sait qu'un chrétien se réjouit dans le Seigneur ; que le plaisir a ses heures qui ne doivent jamais empiéter sur les heures laborieuses ; que c'est dans la jeunesse qu'il faut s'habituer à porter la sainte croix du travail ; que toute joie est mauvaise quand elle enivre, fait perdre la paix de l'âme et dévore à son profit ce qu'il faut tenir en réserve pour l'avenir ; enfin, que les vraies fêtes de la vie sont celles d'où l'âme sort plus vaillante et le corps plus reposé.

Il veut arriver, mais la sagesse chrétienne lui apprend à mesurer ce qu'il veut sur ce qu'il vaut, à ne point tendre vers des sommets qu'il ne pourrait atteindre, où il ne pourrait rester sans crime ; elle lui montre les chemins ténébreux qu'il faut éviter, les droits sentiers qu'il faut suivre ; au-dessus de ces choses si vénérables qui commandent les moyens d'arriver à un but : la conscience, l'honnêteté, la justice, elle fait briller une chose plus vénérable encore : la sainteté.

Il veut aimer ; mais son cœur, attaché par les fils les plus délicats à l'éternel amour, fuit les cœurs sensuels qui ne donnent qu'une hospitalité passagère et trompeuse où la vertu est tirée en trahison. Sans passion, sans trouble, il cherche un cœur chaste et fidèle, asile plein de repos et de



douceur, où la créature est d'autant plus chérie qu'elle appartient davantage à Celui en qui les cœurs purs doivent s'aimer à jamais.

Il veut se donner ; mais la prudence chrétienne le préserve de cette activité fébrile qui prodigue la vie en pure perte et lui fait voir les véritables et sublimes objets de ses dévouements : la famille, la patrie, la religion, l'infortune.

Il veut être libre ; mais il n'ignore pas que sa liberté a besoin d'être dirigée dans ses premiers pas ; qu'elle s'égarerait si elle n'est pas soutenue par les avis, les conseils et les encouragements de ceux qui ont connu la vie. Il ne croit pas s'amoindrir s'il demeure soumis aux douces autorités qui lui représentent, ou par droit de nature, ou par droit d'état, ou par droit de sagesse, son Maître Jésus-Christ.

Il sent bouillonner en lui les flots ardents et généreux d'une vie toute neuve, il entend cette grande et terrible voix des sens qui épouvantait l'Apôtre ; mais, revenu des premiers étonnements et des premières alarmes de la pudeur, il prend la résolution de n'amoindrir ni ne corrompre par le vice le sang précieux qui doit être plus tard le sang d'une famille. Si la passion le presse, il sait où aller pour en apaiser les ardeurs funestes. La prière est son refuge ; les confidences douloureuses de ses luttes ne coûtent pas à sa fierté, et il en sort pour ouvrir son cœur plus profond et plus fidèle au tendre ami des âmes pures.

Le voilà ! ce préféré du Maître, celui que le Christ aime plus que tous les autres ? Il est pur, il est grand, il est fort, il est sage, il est beau ; beau d'une beauté qui, selon le langage du sage, "le distingue entre tous et lui fait honneur près de ceux qui achèvent de vivre : *Habet claritatem ad turbas et honorem apud seniores juvenis.*" Voyez comme cette âme aimée de Dieu rayonne et respandit ; comme tout est calme et reposé dans ce visage, comme ce front est serein, comme cet œil est limpide, comme ces lèvres sont souriantes, comme ce maintien est fier sans orgueil ! Va, jeune homme, quoi que tu deviennes, la famille, la patrie, la religion peuvent compter sur toi. Si tu es père, tu le seras tout à fait, et dans un sang pur tu feras germer ta foi et tes vertus. Nul



mieux que toi n'est propre à servir la sainte cause du pays et la plus sainte cause de Dieu ; car les nobles ambitions, le courage, la générosité, le dévouement, l'esprit de sacrifice fleurissent spontanément dans les âmes qu'illumine la foi et que féconde la grâce de Dieu.

Ai-je fait un portrait de fantaisie ? Non, Messieurs, j'ai vu la merveille que je viens de décrire, je l'ai vue plus d'une fois, et toujours avec un attendrissement et un bonheur qui ne pouvait s'exprimer que par les larmes.

Je chantais dans mon cœur ce cantique des saintes Lettres : "*O quam pulchra est casta generatio cum claritate* : O qu'elle est belle la chaste génération qui vit dans les splendeurs des vertus chrétiennes !" et je me disais : C'est ainsi que devraient être tous les jeunes gens.

T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ, O. P. (1)

— O —

(1) Les œuvres complètes du T. R. P. Monsabré ; Conférences de N. D. de Paris.—Retraites pascales.—Discours, etc., sont de vente à Paris' Librairie P. Lethielleux, 10 rue Cassette.





## Une Vraie Amie du Bon Dieu

Mère Catherine-Aurélie Caouette

### V.—LA FONDATION DE L'INSTITUT DU PRÉCIEUX SANG.



ONSEIGNEUR Joseph LaRocque attendait toujours dans la prière le *fiat lux* définitif. Une grâce qu'il sollicitait depuis longtemps et qu'il obtint le 14 avril, fête du patronage de saint Joseph acheva de vaincre les dernières résistances (1). Le soir même de ce jour, il en fit part à M. le Grand Vicairé Raymond dans une lettre dont le ton énergique contraste singulièrement avec les hésitations des années précédentes. Dieu le voulait, il fallait agir.

Une décision épiscopale si ferme soit-elle ne suffit pas pour fonder une communauté. Il faut des sujets. Comment dans un pays où il n'y avait pas encore de communautés contemplatives, l'idée de s'enfermer derrière les grilles d'un cloître, pour y mener loin du monde, une vie de silence, de prière et de mortification, aurait elle pu germer dans l'âme de quelques jeunes filles ? C'est vrai, humainement parlant, mais la Providence était là. Elle avait préparé celles qui devaient être avec Mademoiselle Caouette, les fondements du futur Institut.

Nous en connaissons déjà une, l'amie d'enfance de Catherine Aurélie, Sophie Raymond, celle que nous avons vue, après avoir sacrifié quelque temps aux exigences de la vie frivole de tant de jeunes filles, rompre brusquement avec le monde. La seconde est une jeune irlandaise protestante, convertie au catholicisme à l'âge de 15 ans, Elisabeth Hamilton, alors maîtresse de musique, au couvent

(1) "Priez, priez, écrivait Mgr LaRocque à Melle Caouette et à Melle Raymond, demandez à St-Joseph qu'il m'inspire ce que je dois faire ; vous savez que les anges lui ont souvent révélé les desseins de Dieu. Je ne demande pas que sa volonté me soit ostensiblement manifestée ; mais si saint Joseph m'obtient d'éprouver en mon âme un mouvement qui me pousse fortement, joyeusement vers l'œuvre que vous voulez entreprendre, je croirai que Dieu a parlé et j'agirai en conséquence".



de la Congrégation de Notre-Dame ; la troisième est Euphrasie Caouette, cousine germaine de Catherine Aurélie, originaire de la paroisse de Saint Hugues, au diocèse de Saint-Hyacinthe.

La future communauté peut donc compter déjà sur un élément essentiel, des religieuses. Mais cela ne suffit pas. La terrible question matérielle capable si souvent de décourager les meilleures bonnes volontés, et d'entraver les plus saints projets, quand on n'a pas une foi robuste, se posait devant Monseigneur LaRocque dans toute sa réalité. Il était pauvre, le diocèse n'était pas riche. Où trouver une maison et comment se procurer les ressources nécessaires, car les religieuses en ont besoin comme les autres ; si saintes soient-elles, elles ne peuvent pas se contenter de la voûte du ciel pour abri, ni de l'air pur du bon Dieu pour nourriture.

La Providence qui donne aux petits des oiseaux leur pâture, pouvait-elle ne pas s'occuper de celles qui voulaient n'avoir que le Christ pour époux ? Le penser, c'est bien peu connaître les voies de Dieu, et c'est n'avoir pas la première notion de l'histoire des ordres religieux, qui ne vivent que des largesses de cette inépuisable Providence, et qui en vivent d'autant plus sûrement qu'ils se jettent plus aveuglément dans ses bras. Quand le nécessaire manque à une communauté, c'est souvent parce qu'elle a voulu compter trop exclusivement sur elle-même et sur la générosité des hommes et pas assez sur Dieu qui s'est engagé solennellement à donner le centuple à ceux qui abandonnent tout pour le suivre.

Il fallait une maison et des ressources, la Providence ne pouvait manquer d'y pourvoir. Voici comment.

Le 31 janvier 1861, Madame Caouette s'endormait pieusement dans la paix du Seigneur. Par testament, elle laissait à sa fille Aurélie, une somme de deux mille francs, en faveur de l'œuvre projetée. Son père y ajoutait pour sa part, une somme d'égale valeur. Quelques mois plus tard, le bon Monsieur Caouette, voyant qu'à raison du manque de ressources, il était difficile de trouver une maison pour commencer la fondation, offrit gratuitement, pour deux années la sienne, ce qui fut accepté avec reconnaissance.



Un des principaux instruments de la Providence dans toute cette affaire de l'établissement de l'Institut, fut un prêtre du diocèse, M. Edouard Lecours, alors curé de de Saint-Aimé.

Très dévot au Précieux de Jésus, et voulant contribuer à l'œuvre, qui ne devait pas avoir d'autre but que de l'honorer d'une façon spéciale, il alla offrir à son Evêque sa personne et ses revenus.

Monseigneur de Saint-Hyacinthe, pour l'éprouver, le reçut très froidement. "Votre personne ne vous appartient pas, lui dit-il après un moment de silence, elle est à la disposition de votre évêque ; mais j'accepterai votre bourse, si le projet de fondation réussit". Et ce fut tout. Mgr LaRocque avouait dans la suite qu'il avait dû faire violence à son cœur pour parler ainsi. Quelques jours après il écrivit à M. Lecours une lettre aimable pour lui dire qu'il acceptait avec reconnaissance ses services.

L'évêque se faisait quêteur auprès de ses amis. Un jour, il adresse, à un prêtre de Montréal, très en faveur de la forme romaine des ornements d'église, les lignes suivantes : Veuillez donc me dire si votre zèle pour *le romain* va jusqu'à donner un ornement vert ou violet, ou bien si, voulant me faire entendre que *vous vous lavez les mains* de ma fondation, vous allez vous contenter de me donner un *manuterge*".

Malgré quelques irréductibles, les sympathies du public et des membres du clergé augmentaient. Elles vinrent surtout de la vieille cité de Champlain. Toujours au premier rang quand il s'agit des œuvres religieuses, Québec montra sa sympathie non-seulement en paroles, mais surtout en acte.

\* \* \*

On était au mois d'août, et l'inauguration de la nouvelle communauté était définitivement fixée au 14 septembre, quand surgit une difficulté d'un nouveau genre. Elle ne venait plus des hommes, mais de celui qui ne dés-arme jamais et qui met tout en œuvre pour entraver les œuvres de Dieu, elle venait de Satan.

Un jour, Mgr LaRocque reçut d'une pieuse religieuse de Montréal une lettre pressante, l'avertissant que le





MÈRE CATHERINE-AURÉLIE DU PRÉCIEUX-SANG  
(Costume actuel des religieuses.)



projet de fondation du Précieux Sang, basé sur l'illusion et le mensonge, n'était pas l'œuvre de Dieu. Elle ajoutait que c'était la Sainte Vierge elle-même qui lui en avait fait la confidence. Le diable, comme celui lui arrive souvent, s'était transformé en ange de lumière.

Etonné de cette prétendue révélation, l'évêque de St-Hyacinthe écrivit aussitôt à Mgr Bourget pour avoir son avis. Une fois encore l'enfer fut confondu. Cette épreuve, loin d'ébranler les deux hommes de Dieu, ne fit que les convaincre davantage qu'ils ne s'étaient pas trompé et qu'il fallait se hâter d'agir.

Monsieur Caouette fit disposer sa maison pour recevoir les sœurs, et il montra en cette occasion, comme il l'a toujours fait depuis, un grand dévouement. La pièce la plus convenable et la mieux située fut choisie pour la chapelle. En arrière, un petit chœur devait, en même temps, servir de sacristie. Du côté opposé, se trouvait le parloir, puis venaient le réfectoire et la cuisine. Les deux chambres du haut de la maison prenaient le nom de dortoir.

Telle était l'exiguité de cette première demeure, à laquelle on n'hésita pas à donner le nom de monastère. Cette maison en brique était une jolie résidence située à un demi-mille de l'Eglise Notre-Dame du Rosaire, sur la rive gauche de la rivière Yamaska. Un tel site, plein de douce poésie, convenait admirablement à une communauté de religieuses vouées à la contemplation.

Les jours qui précédèrent l'inauguration se passèrent à décorer la modeste chapelle où devait résider Notre-Seigneur, et, comme à la veille des noces, on songea au costume des nouvelles épouses du Christ. Le costume provisoire qui fut adopté, avec l'approbation de l'évêque, consistait tout simplement en une robe noire avec une pèlerine de même couleur, un cordon de laine rouge servant de ceinture, un voile noir portant une croix rouge à l'endroit du front.

Le 14 septembre, par un gai matin d'automne, où tout semblait sourire encore dans la nature mourante, les postulantes, leurs parents et quelques amis étaient réunis dans le petit oratoire de la maison Caouette. Monsei-



gneur J. LaRocque, assisté de M. le Grand Vicaire Raymond et des abbés Moreau et Lafrance, procéda à l'installation du nouvel Institut et donna l'habit aux quatre premières sœurs du Précieux-Sang.

Trente ans après, une des filles de la Mère Caouette rappelait, en un poétique langage, l'événement et les émotions de ce jour :

“Mère t'en souvient-il ? C'était un jour d'automne  
Où l'Eglise exaltait la Croix du Rédempteur ;  
Les anges descendaient, et ta sainte patronne  
Catherine, était là pour te nommer sa sœur.

Trois vierges t'entouraient et te disaient : “Ma Mère”  
Elles avaient compris ton *Sitio* d'amour . . . .  
Un Pontife sacré vous montrait le Calvaire  
Et vous disait : “Enfants, voilà votre séjour !”

Et la Croix de Jésus rayonnait triomphante,  
Et ses bras ombrageaient quatre beaux lis en fleurs ;  
Elle épanchait sur eux une onde bienfaisante :  
Ces flots étaient du Sang ! Ces lis étaient des cœurs !”



Les religieuses restèrent deux années dans cette petite maison, consacrant leur temps à la prière, au travail manuel, et s'exerçant sous la paternelle direction de l'évêque de St-Hyacinthe et de son grand vicaire, aux austérités de la vie religieuse et à la pratique de l'humilité.

Un jour le R. Père Bonden, compagnon, puis biographe du Père Faber, le célèbre oratorien anglais, vint à Saint-Hyacinthe. Mgr LaRocque le conduisit au petit monastère du Précieux-Sang. “Vous voyez ici réunies, lui dit l'évêque, de pauvres jeunes filles dont je ne savais trop que faire. . . j'ai placé à leur tête, celle qui paraissait la plus digne de pitié, (c'était Catherine Aurélie), et je tâche, autant que possible, de les former à la vertu et à une vie régulière, leur ayant assigné comme but spécial la dévotion au Précieux Sang de Jésus avec celle de l'Immaculée Conception de Marie”. Le Père Bonden comprit et fut grandement édifié.

Le petit grain de semence jeté en terre grandissait et déjà il se multipliait. Il fallut songer à un établissement



moins étroit et mieux approprié aux exigences de la vie claustrale. Pendant plusieurs mois, malgré une douloureuse maladie, Mgr LaRocque travailla pour trouver, comme il le disait lui-même "à *placer le nid de ses colombes*". Après bien des efforts et bien des contradictions, grâce au dévouement de M. Lecours, nommé depuis peu à la cure de N.-D. du Rosaire et grâce aussi à l'intervention de la vénérable communauté des Ursulines de Québec, l'évêque put acheter un terrain et faire aménager une maison pour ses sœurs. C'est celle qu'on appelle aujourd'hui encore : *la Maison Blanche*.

La translation au nouveau couvent eut lieu le 14 septembre 1865. Elle fut présidée par Mgr de Montréal. La cérémonie commença, à l'église paroissiale, par la bénédiction de la cloche du monastère, la première au Canada, qui devait chaque nuit donner le signal de la prière et du sacrifice. Puis, le clergé suivi d'une foule immense se dirigea vers la demeure des religieuses. Une dernière fois, Catherine Aurélie et ses compagnes, se réunirent dans cette petite chapelle où elles avaient passé de si douces heures. Les prêtres chantèrent le *Tantum Ergo*, Mgr Bourget prit le Saint Sacrement et la procession se mit en marche vers la maison blanche. Les religieuses en franchirent le seuil au chant du *Lætatus Sum*. Dans la chapelle, Monseigneur Bourget revêtit les premières adoratrices du Précieux-Sang de la robe blanche et du scapulaire rouge, costume définitif de l'Institut et il reçut les vœux de sœur Catherine Aurélie du Précieux Sang.

La communauté des religieuses Adoratrices du Précieux-Sang était fondée.

FR. A. VUILLERMET, O. P.





## Chronique Dominicaine

---

SOMMAIRE.—Au Sanctuaire de N.-D. de St-Hyacinthe ; — Noces d'argent du Tiers-Ordre de Montréal ; — Les fêtes de Fall-River ; — La langue française aux Etats-Unis ; — Sur les bords du lac Sabattus ; — Le T. R. P. Provincial de France ; — Les obsèques du T. R. P. Martin ; — Dominicains et Jésuites ; — A l'Université de Fribourg ; — Le P. Bonaventure aux Etats-Unis ; — Un tertiaire dominicain ; — Une nouvelle province dominicaine ; — Le Communisme évangélique ; — Nos missions de Chine.

---

*Au Sanctuaire de Notre-Dame du Rosaire de St-Hyacinthe.*—C'est avec une joie toujours nouvelle que les dévots serviteurs de Marie voient revenir le mois de Mai. Ils peuvent alors donner à leur Mère du ciel plus de marques extérieures de leur filiale dévotion.

Cette année à Notre Dame du Rosaire, les exercices du mois de Marie, ont été suivi, par une foule chaque jour plus nombreuse. De l'avis de tous, jamais l'assistance n'avait été aussi considérable.

Quelle est la cause de cela ? Sans doute un renouveau dans la dévotion envers la Très Sainte Vierge, et cela se manifeste dans l'empressement qu'on met à orner son autel de fleurs et de lumières. Mais, sans mettre en doute la piété des fidèles de St-Hyacinthe, ne peut-on pas croire que les instructions de chaque soir aient attiré beaucoup de personnes ?

Et cependant elles étaient simples, ces instructions ! Elles consistaient à raconter en essayant de conserver au récit toute sa fraîcheur, les apparitions de la Très Sainte Vierge à une pauvre bergère du Laus, en France, la Vénérable Benoite, tertiaire dominicaine. Elle est si captivante, si consolante, cette histoire des bontés de Marie qui pendant cinquante quatre ans se manifesta à une humble fille et la fit l'instrument de ses miséricordes envers les pécheurs.

A la demande d'un grand nombre d'auditeurs et pour faire connaître à tous nos lecteurs cette admirable petite sainte qui bientôt espérons-le sera élevée sur les autels, aussitôt que nous le pourrons, nous commencerons une série d'articles sur Notre-Dame du Laus et la Vénérable Benoite.



—Le premier pèlerinage de cette année à Notre-Dame du Rosaire nous est venu de la paroisse Sainte Elisabeth de Montréal. Les pèlerins assez nombreux, malgré le froid encore vif, ont passé aux pieds de Notre-Dame du Rosaire, une heureuse journée. Et c'est la joie sur le visage et dans le cœur qu'ils ont repris le chemin de Montréal, promettant de revenir plus nombreux l'an prochain.

\*\*\*

*Noces d'argent du Tiers-Ordre de Montréal.*—Le 15 mai, à l'église de Notre-Dame de Grâce, avait lieu la réunion de toutes les Sœurs du Tiers-Ordre de S. Dominique de Montréal, pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la Fondation de la Fraternité de Montréal.

Coïncidant avec la solennité des nocés d'or d'ordination sacerdotale du Rme Maître Général de l'Ordre, cette fête de famille revêtait un caractère spécial.

Les trois premières tertiaires étaient là pour renouveler à Dieu leur profession.

La joyeuse température, l'autel paré de jolies fleurs, serties de lumières, le grand concours de fidèles, le chant des artistes distinguées que sont Mesdames Démarais et Hould, la chaude parole du Rév. P. Duchaussoy, la présence des fondatrices et de plusieurs des anciens directeurs, tout concourait à rehausser l'éclat de cette fête dominicaine.

Malgré les difficultés de toutes sortes, la Fraternité n'a cessé de progresser depuis 1880, grâce à l'énergie des pieuses tertiaires et au dévouement de leurs directeurs. On nous permettra de citer la première page de ses annales.

“Aujourd'hui, le 28 juin 1880 ont été admises comme novices du Tiers-Ordre de Saint Dominique dans le salon de Madame George Leclère par le Rév. P. Mathieu, prieur des Dominicains de St-Hyacinthe : Mme Geo. Leclère, Sœur Catherine de Sienna ; Mme Chs. Laberge, Sœur Rose de Lima ; Mlle Caroline Desève, Sœur Marie du Rosaire ; Madame Jetté, Sœur Agnes du Montpollitien.

“ Le 15 décembre 1881, ces quatre novices firent profession dans la chapelle basse de Notre-Dame de Lourdes, dans ce petit sanctuaire dédié à Marie, la Protectrice visi-



ble de l'Ordre de Saint Dominique. Daigne cette Mère bénie protéger notre Tiers Ordre naissant et le faire grandir et prospérer. Quel bonheur si nous pouvions un jour le voir devenir une fraternité nombreuse."

Si ce vœu n'est pas encore pleinement réalisé, nous pouvons espérer que, le centre des réunions étant désormais fixé dans notre église de Notre-Dame de Grâces, le Tiers-Ordre aura tout à gagner de cette unité de lieu, et qu'ainsi la "fraternité nombreuse" sera dans un prochain avenir un fait accompli.

Puisse Dieu nous en faire la grâce.

\*\*\*

*Les fêtes de Fall-River.*—C'est le quatre juillet prochain qu'aura lieu la bénédiction de notre église de Fall-River. A cette occasion, il y aura une grande démonstration, à laquelle assisteront de nombreux prélats. Nous donnerons dans notre prochain numéro un compte rendu de cette solennité, qui sera le juste couronnement de cette œuvre de la paroisse Sainte-Anne à laquelle nos Pères travaillent depuis 1887.

\*\*\*

*La langue française aux Etats-Unis.*—Le T. R. P. Grolleau, supérieur des dominicains de Fall-River a prononcé lors de la pose de la pierre angulaire de l'église Sainte-Anne de Waterbury, (Connecticut) un remarquable discours sur la nécessité pour les Canadiens-français de demeurer inébranlablement fidèles à la langue de leurs ancêtres.

On nous permettra d'en citer un extrait :

Catholique et français. Oui, ces deux mots s'appellent l'un l'autre, car notre catholicisme est lié presque indissolublement à notre nationalité. Ah ! ce n'est pas en vain que quinze siècles religieux prient avec nous et dans notre langue. Dans chaque mot de prières que nous répétons, la voix de tous nos grands ancêtres, de tous nos aïeux se mêle à notre voix, et voilà pourquoi ces mêmes expressions sacrées prononcées dans une langue étrangère ne nous feront jamais la même impression, ne nous toucheront pas à fond, ne nous procureront pas les mêmes tressaillements intimes.

Certes oui, vous pouvez prier Dieu en anglais ; mais



j'en suis bien certain, le jour où vous serez laissés à vous-mêmes, le jour surtout où une grande émotion empoignera votre âme, ce jour-là, c'est dans la langue de votre mère que vous prierez Dieu.

Une grande cérémonie se déroulait, il y a deux ans, sous les voûtes de la cathédrale de Providence ; un prêtre plein de piété, de science, plein de zèle apostolique était élevé à la sublime dignité des pontifes. Au moment le plus auguste de la solennité, alors que ce prêtre venait de recevoir la plénitude du sacerdoce, il se sentit vibrer jusque dans les fibres les plus intimes sous la touche de l'Esprit-Saint. Alors, du plus profond de son cœur s'exhala vers Dieu une ardente prière, et cette prière, elle sortit des lèvres de notre évêque bien-aimé (c'est de lui que nous tenons ces impressionnants détails) dans la langue de son père et de sa mère, dont le souvenir lui était si présent qu'il semblait les voir se presser tous deux autour de lui.

Votre langue, mes frères est si intimement liée à votre foi, que vouloir vous enlever l'une, c'est vouloir inconsciemment sans doute, arracher l'autre de votre cœur. C'est si vrai cela, et je pourrais vous en donner tant d'exemples frappants après dix-huit ans de ministère dans nos paroisses de la Nouvelle-Angleterre.

Je me contenterai cependant d'en appeler à l'autorité incontestable de l'un des prêtres les plus distingués de votre beau diocèse, un prêtre ami de votre évêque, comblé par lui d'honneurs, et qui, venu de l'étranger, avait pensé tout d'abord comme tant d'autres, hélas ! que la langue française était destinée à disparaître de notre pays et à brève échéance. Sur ses vieux jours, sur le point de mourir, il disait à son neveu qui devait lui succéder dans sa charge pastorale, à son neveu qui me l'a raconté lui-même : "Mon fils, mon fils, je me suis trompé en voulant forcer les Canadiens à parler l'anglais à l'église. J'en suis maintenant bien convaincu : il faut qu'ils gardent leur langue si nous voulons qu'ils conservent la foi".

\* \* \*

*Sur les bords du lac Sabattus.* — Depuis quelques mois nos Pères de Lewiston ont fondé au village Sabattus une mission. C'est le R. P. J. Bellemare qui en est chargé. Grâce au zèle et au dévouement du Révérend Père la mis-



sion progressé rapidement. Plus de cent personnes y assistaient à la messe le dimanche 27 mai, et ce nombre ira toujours croissant, surtout pendant la saison d'été où un si grand nombre de paroissiens de Lewiston viennent en villégiature sur les bords du lac Sabattus.

\* \* \*

*Le T. R. P. Provincial de France.*—Au moment où paraîtra ce numéro du Rosaire, le T. R. P. Provincial de France aura quitté Paris pour l'Amérique. Il assistera à la bénédiction solennelle de l'Eglise Ste-Anne de Fall-River et fera ensuite la visite canonique des couvents des Etats-Unis et du Canada, placés sous sa juridiction. Nos lecteurs auront une prière spéciale pour cette visite.

\* \* \*

*Les obsèques du T. R. P. Martin.*—Nos lecteurs ont appris la mort du T. R. Père Louis Martin, général de la Compagnie de Jésus, décédé en avril dernier, à Rome. Il avait gouverné la Compagnie de Jésus pendant près de quatorze années.

Suivant une coutume traditionnelle, la cérémonie des funérailles à l'Eglise du Gesù était sous la direction des RR. PP. Dominicains. Après que les religieux de l'Ordre de Saint Dominique eurent récité l'office des morts, le Révérendissime Père M.-H. Cormier, maître général de l'Ordre célébra solennellement la messe selon le rite dominicain. Ce fut lui également qui donna l'absoute.

Une étroite amitié liait le T. R. P. Martin au Révérendissime Père Cormier. En 1880, le Père Cormier, provincial de la Province de Toulouse, avait dû, lors des expulsions, chercher un refuge pour ses religieux en Espagne. C'est alors qu'il avait connu le T. R. P. Martin.

\* \* \*

*Dominicains et Jésuites.* — L'origine de la coutume qui veut que l'office des funérailles des supérieurs généraux des Jésuites soit présidé par le Maître général des Dominicains remonte, croyons-nous, aux origines de la Compagnie de Jésus.

A ce propos nous sommes heureux de citer une page d'un des membres les plus éminents de la Compagnie de Jésus, le Père Coubé.



“ Peu de temps après avoir renoncé au monde, Ignace de Loyola alla frapper à la porte du couvent des Dominicains de Manrèse, et il trouva dans la charité du prier la lumière et la force dont il avait besoin. Son cœur se dilatait à l'aise dans un monastère dont les murailles mêmes lui racontaient des traditions glorieuses. Plus d'une fois, on le surprit errant la nuit les épaules chargées d'une lourde croix de bois que conserve encore la piété dominicaine. Il rêvait alors d'apostolat au milieu de ces grands apôtres, Dominique, Hyacinthe, Pierre de Vérone, Vincent Ferrier, qui lui souriaient du haut de leurs statues de pierre et de leurs tableaux le long des cloîtres ; et souvent sans doute Dominique dut se pencher sur le nouveau compagnon d'armes que lui envoyait le ciel, pour lui donner l'accolade chevaleresque et le baiser fraternel et lui murmurer dans le silence de la nuit : “ Ignace, tu es mon frère, toi aussi, marchons et tenons-nous ensemble et nous serons invincibles.”

Ignace n'oublia jamais ce que son illustre aîné lui avait dit au cœur, et il garda toujours la plus respectueuse reconnaissance envers ces vétérans de l'apostolat qui l'avaient précédé et si bien accueilli dans la carrière. Il a légué ces sentiments à ses fils : C'est une de nos règles de ne jamais parler qu'avec de grands éloges des Frères-Prêcheurs : *magnifice loqui et sentire de Ordine Prædicatorum*. Ce devoir nous est facile, car nous ne pouvons oublier ce que nous devons à un Ordre religieux qui a tant édifié et éclairé toute l'Eglise.”

\*\*\*

*Le R. P. Mandonnet à l'Université de Fribourg.*— On écrit de Fribourg (Suisse) : “ Le P. Pierre Mandonnet, le dominicain dont la remarquable culture intellectuelle fait l'honneur de notre Université, a repris son cours d'histoire ecclésiastique le 5 février dernier. En adressant d'abord à ses auditeurs les paroles les plus aimables, il les a entretenus du devoir d'être constamment loyaux envers eux-mêmes et d'avoir un sentiment élevé de leur propre responsabilité.”

Les étudiants firent à leur professeur la plus chaleureuse ovation, à son entrée dans l'aula, et l'interrompirent fréquemment de leurs applaudissements répétés. Ils vou-



lurent ensuite l'accompagner jusqu'au convict l'*Albertinum* où il demeure.

Les étudiants sont heureux et fiers de revoir le Père Mandonnet dans sa chaire ; ils espèrent que le savant religieux y restera pour les instruire de la parole et de l'exemple."

\* \* \*

*Le P. Bonaventure aux Etats-Unis.* — Le R. P. Bonaventure, l'orateur dominicain bien connu de l'Allemagne, déploie depuis six mois son activité apostolique au service des émigrés allemands de l'Amérique du Nord. Cincinnati, Saint Louis, Dnucque, Alton, Chicago et d'autres villes encore ont entendu sa parole. Ses missions et ses conférences ont soulevé un véritable enthousiasme et amené un renouveau de vie religieuse, surtout parmi les hommes et les étudiants.

\* \* \*

*Un tertiaire dominicain.* — M. l'abbé Perdrau, du Tiers-Ordre de Saint Dominique, chanoine honoraire de Paris et de Versailles, ancien curé de Saint Etienne-du-Mont, est mort à Viroflay, le 15 mars 1906, dans sa quatre-vingt sixième année.

Il fut un des premiers tertiaires reçus par le P. Lacordaire à Notre-Dame des Victoires, au temps où le pieux M. Desgenettes, tertiaire lui-même, continuait, en cette paroisse, la tradition de la piété dominicaine, déjà commencée par le R. P. Fernbach, O. P. ; du couvent de Saint-Honoré, professeur de théologie, prédécesseur de M. Desgenettes à Notre-Dame des Victoires.

Né à Angers, le 24 juillet 1820, M. l'abbé Perdrau, fut nommé, au sortir du Séminaire Saint-Sulpice, vicaire à Saint Séverin, puis en 1849, à la paroisse des missions étrangères. C'est alors qu'il commença à s'occuper des soldats, pour lesquels il eut toujours une tendresse de prédilection. Nommé plus tard aumônier des Carmélites de l'avenue de Saxe, il continua son ministère près des soldats, prêchant au Val-de-Grâce et à l'Ecole militaire ; et si différent qu'était ce ministère il y excellait. Un mot de Mgr Darboy résume cette période de dix années : " L'abbé Perdrau réussit également bien avec les Carmélites et avec les soldats ! "



Plus d'une centaine parmi ceux-ci, devinrent plus tard, grâce à son zèle, frères convers dans l'ordre de Saint Dominique, de Saint François, et à la Trappe. Toujours fidèle au rendez-vous de la fête de Saint Dominique, l'abbé Perdrau, aimait à amener, à notre église, en grand nombre, ses chers protégés.

Nous avons de lui trois volumes sur la sainte Vierge, quatre sur les Evangiles et quelques autres, fruits de sa retraite studieuse et de son active vieillesse. Tous ces volumes sont d'une lecture agréable et facile, et l'on y trouve du bon goût, de la sagesse, de la piété. C'étaient les qualités maîtresses de cet homme, à la fois austère et aimable, original et traditionnel, ouvert et sympathique.

\*\*\*

*Une nouvelle province dominicaine.*—Par décret en date du 10 mars 1906, le Révérendissime Père Général a restauré la province dominicaine de Sicile.

Il faut se réjouir de cette restauration. La Province est, en effet, très ancienne : une pieuse tradition dit que la fondation du premier couvent sicilien remonte à 1219 ; en tout cas, il est certain qu'il y avait en Sicile de nombreux couvents en 1330, comme en fait foi Clément IX. Dans la suite des siècles, la province eut à subir de terribles secousses, mais elle ne cessait point de fournir à l'Ordre beaucoup de religieux savants et saints, et de proposer à la population les exemples de la plus haute vertu : elle était entourée de l'estime générale et comptait une soixantaine de couvents.

Mais vint la tourmente de 1866 qui ruina tout... La Providence maintint en Sicile le T. R. P. Lombardo qui devait y conserver l'étincelle de l'apostolat et ranimer le foyer près de s'éteindre. La Sicile compte aujourd'hui quatre beaux couvents : Palerme, Catane, Acireale et Palazzolo.

\*\*\*

*Le Communisme évangélique.*—Nous recommandons à ceux de nos lecteurs qui s'occupent de questions sociales de lire attentivement et de méditer le remarquable article que vient de publier dans le *Correspondant* du 10 mai, le R. P. M. B. Schwalm, O. P., sur le *Communisme évangélique*. Le Révérend Père est bien connu dans le



monde des savants par les nombreux articles qu'il a publiés dans de grandes revues Européennes sur les questions d'apologétique et de sociologie.

\* \* \*

*Nos missions de Chine.*—Elles comprennent les vicariats apostoliques de la province de Fu Kian (Chine) confiés à la province dominicaine des Philippines.

1. Il y a d'abord la *Mission d'Amoy* dont le Vicaire Apostolique est Sa Grandeur Mgr Isidore Clemente, dominicain, évêque titulaire d'Augila. Dans cette Mission 19 pères dominicains desservent 12 églises et 52 chapelles. Les catholiques y sont au nombre de 3856 et les catéchumènes (c'est-à-dire ceux qui se préparent au baptême) au nombre de 5934. En 1904, il y a eu 184 baptêmes d'adultes et 154 baptêmes d'enfants. Outre un séminaire, la Mission d'Amoy possède 3 orphelinats, 16 écoles pour enfants et 2 pour jeunes gens. Les pères se trouvent aidés par des sœurs de Charité et par des tertiaires dominicaines.

2. Il y a en second lieu la *Mission de Fo-Cheu*, dont le Vicaire Apostolique est Sa Grandeur Mgr Salvator Masot, dominicain, évêque titulaire d'Avara. Elle est divisée en 15 districts avec 18 églises primaires et 56 chapelles, desservies par 37 pères dominicains et 18 prêtres indigènes. Le nombre des catholiques s'y est élevé à 18,664. En 1904, il a été administré 1083 baptêmes à des enfants de chrétiens, 3394 à des enfants de païens et 798 à des adultes. Les catéchumènes atteignent le beau chiffre de 33,082. Parmi les écoles, il y en a 12 pour petits enfants et 48 pour garçons et jeunes filles. Outre un séminaire, la Mission de Fo Cheu compte encore 3 établissements de la Sainte-Enfance, dirigés par des tertiaires dominicaines.

3. Il y a en troisième lieu la *Mission de Fo-Gan* qui se trouve sous le même Vicaire Apostolique. Elle est divisée en 13 districts et 170 chrétientés avec 17 églises et 12 chapelles desservies par 12 pères dominicains et 3 prêtres indigènes. En 1904, le baptême a été administré à 564 enfants de parents chrétiens, à 140 enfants de parents païens, à 161 adultes. Le nombre global des catholiques est 23,874.



## Variétés

### Sursum Corda



ON fils, courage ! il n'y a de causes désespérées que celles dont on désespère. Vois, le soir arrive ; déjà s'assombrit l'horizon ; bientôt les ténèbres couvriront âmes et choses. Mais demain l'aube naissante viendra de nouveau dorer le ciel. Il en est de même de nos espérances, tour à tour détruites et triomphantes, suivant qu'elles se cachent ou étincellent au soleil de la foi. Courage, mon fils, espère !

—A quoi bon ?.. Je ne puis pas, je ne puis plus !..

Et, vaincu par la tristesse, le jeune orateur catholique, qui, à vingt ans, s'était fait soldat du Christ, laissa tomber sa tête sur l'épaule du vieux prêtre.

— Allons, mon fils, mon enfant ! *Sursum Corda !*

Ne sais-tu pas que les grandes douleurs font les grands consolateurs ? Notre cœur est semblable à ces arbres d'Arménie dont parle Chateaubriand, qui, pour répandre tout leur baume, doivent être blessés par le fer. Eh bien ! souffrons, puisque ce n'est qu'avec le sang de notre cœur que nous pourrons cicatriser les blessures de nos frères. Qu'importe si nous en mourons, pourvu que notre œuvre en ce monde soit faite jusqu'au bout !

—C'est que.. j'ai trop souffert !..

—Tu as trop souffert ? Pauvre enfant, tu te plains !

Et le divin Maître, n'a-t-il pas souffert davantage ? Lui, pur, Lui sans tache, qui s'est chargé des fautes de toute l'humanité ? Si nous voulons être avec lui, marchons où il a passé, mettons nos pas dans la trace des siens. Il n'y a pas à choisir : Le suivre ou marcher seul. Oh ! je sais bien que durs sont les sentiers, que souvent les pieds se meurtrissent aux cailloux, et que le cœur se déchire aux ronces des buissons ; mais depuis quand les palmes se donnent-elles sans victoire et la gloire s'obtient-elle sans combat ?.. Toute grâce, ici-bas, doit être achetée par une souffrance.



—Oui, mon père, mais... si vous saviez !... ”

Le vieillard regarda un instant le jeune orateur avec une compassion infinie ; puis, rompant le silence, d'une voix pleine d'inénarrable bonté, il murmura, tandis que sa main prenait la main du jeune homme :

“ — Oh ! je sais, mon fils, je comprends, j'ai lu dans tes yeux. Tu pleures parce que tes espérances se sont envolées soudain comme des tourterelles surprises dans un bosquet par les crépitements de la fusillade, parce que le présent n'est pas l'avenir que tu avais formé dans tes songes d'enfant, parce que le ciel s'est assombri et que l'orage gronde au loin ; tu pleures, parce qu'il fait noir et que, pour un instant, tu te trouves seul au milieu du chemin. Peut-être aussi pleures-tu le deuil d'un bonheur envolé. La douleur a frappé à ta porte comme elle frappe à tant d'autres ; la mort s'est assise au chevet d'un être bien-aimé. Que sais-je ? On a ri de tes larmes, on a raillé ta foi. La main que tu tendais n'a pas rencontré d'autre main pour te soutenir sur la route. A l'aumône du cœur on a répondu par l'ingratitude, à l'amitié par le mépris. Est-ce cela ?

—Oui, c'est cela, mon père, mais ce n'est pas tout encore. Que nous sert de lutter sans trêve pour la défense de l'Eglise ? A quoi bon les dévouements et les sacrifices, puisque ceux mêmes que nous défendons et pour lesquels nous brûlons de verser notre sang refusent notre secours, puisqu'ils nous trouvent parfois encombrants, comme ces fidèles chiens de berger qui viennent se ranger autour du maître, caressants et dévoués, et que l'on écarte, parce qu'ils ont de la boue, ou que le sang des blessures reçues en défendant le troupeau souille ceux qui les approchent ? Oh ! nous ne demandions qu'à lutter et qu'à souffrir, et voilà qu'on trouve nos zèles imprudents et nos dévouements importuns !... Heureux ceux qui dorment déjà leur dernier sommeil et qui sont morts en défendant l'Eglise !

—Bienheureux ceux qui souffrent, a dit le divin Sauveur. Où serait le mérite si nous n'avions d'autres douleurs que celles que nous désirons ? L'esclave est-il plus grand que le maître ? Peut-il désigner l'endroit où il lui plaira d'être frappé, alors que Jésus-Christ lui-même s'est écrié : “ Mon Père, que votre volonté soit faite et non la



mienne ? ” Tu n’es pas seul, mon fils, à gravir le Calvaire. Combien en voyons-nous, près de nous, qui n’aient les pieds saignants et les genoux meurtris ? Moi-même, mon enfant, j’ai depuis longtemps mis en croix mes rêves et mes désirs les plus chers. Il n’est plus une seule fibre de mon cœur qui n’ait été brisée. Parents, amis, tout m’a été ravi. On m’a pris tout ce que je possédais, et mon honneur même a été calomnié par ceux qui l’auraient dû défendre. Mais Dieu, qui est un bon Père proportionne toujours la grâce à l’épreuve ; aux buissons, il met l’églatine ; sur les orties, il verse la rosée. Comme un parfum embaume l’albâtre, la souffrance embaume notre cœur.

— Mais où marcher ? . . que faire ? . . La nuit m’entoure, je ne vois plus rien ! . .

— Lorsqu’un train passe sous un tunnel, les voyageurs ignorent où ils sont. Les ténèbres les enveloppent ; à peine la lampe discrète du wagon les éclaire-t-elle de sa lueur tremblante. Mais ils ne craignent rien. Ils ont confiance dans le mécanicien du train. Ils savent qu’il les conduit, qu’il veille, tandis que tout sommeille. Et, le tunnel franchi, ils retrouvent les libres espaces où le regard s’envole, et la lumière sereine du clair soleil.

“ Et nous, voyageurs sur la terre, que la main de Dieu guide à travers les ténèbres momentanées de la tristesse, n’aurions-nous pas confiance en Celui qui nous conduit ? Laissons-nous diriger sans crainte et sans appréhension. Nous avons la prière, cette lampe mystique, pour éclairer notre nuit, en attendant que, l’épreuve franchie, nous jouissions de nouveau du calme des beaux jours et des radieuses clartés de l’espérance.”

ANDRÉ BESSON.



## *La messe du patriote*

---

Le patriote, c'est F. Coppée, l'auteur des "contes pour les jours de fête" que nous signalons aux gourmets littéraires. Il va régulièrement à la messe tous les dimanches, et il y prie pour son pays. Ecoutez-le :

Si beaux que soient les chants de la liturgie, ils gênent chez moi le recueillement. J'ai besoin de silence pour prier.

"A genoux donc, à genoux, pauvre pénitent. Ferme les yeux, cache ton visage dans tes mains et reste immobile. Oublie, s'il se peut, que ton corps existe, ton misérable corps qui a tant péché ! Souviens-toi que tu es ici, d'abord pour demander pardon de ta longue vie passée loin de Dieu, et de tant d'impureté, d'égoïsme et d'orgueil. Quelle force, quel solide bâton pour la route que cet examen de tous ses actes, de toutes ses paroles, de toutes ses pensées, auquel se livre le chrétien ! Sauvez la France, ô Dieu, sauvez-la en cette heure douloureuse, où ses malheurs l'éclairent sur ses fautes, où elle rêve de les réparer, où l'on sent palpiter en elle une renaissance de la foi, et où un grand nombre de ses fils repentants—dont je suis l'un des plus humbles—détruisent, à force de s'y agenouiller, l'herbe des solitudes qui poussait au pied de la croix abandonnée.

"Mais une sonnette vient de retentir. Le prêtre va consacrer l'hostie. J'interromps mon oraison patriotique. Je ne veux plus penser à présent qu'à la tragédie du Calvaire. . . . Je ne veux plus que souffrir, autant que possible, avec le divin Crucifié et le supplier de m'admettre un jour auprès de lui, dans l'éternelle lumière. Car, même toi, chère et douce France, tu n'es pour le chrétien qu'un lieu d'exil, dans lequel il attend le paradis, la patrie universelle !"

Puis Coppée se lève, il s'approche de la table sainte ; il communique : et il ne veut pas que ses amis du boulevard ignorent qu'il en est à la communion fréquente. Il sait que cela mène loin, très loin.